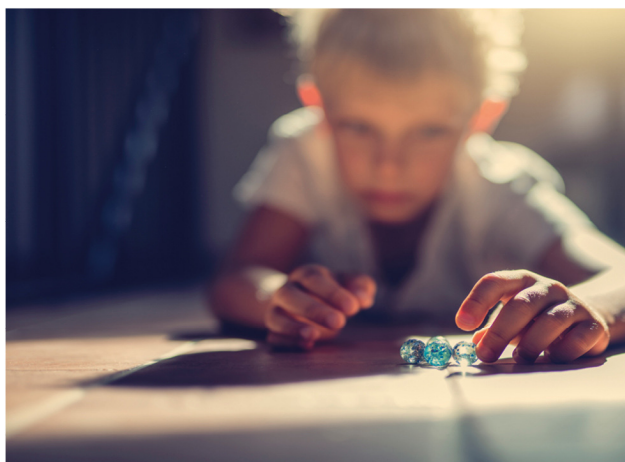


IVAN JABLONKA

Un garçon
comme vous et moi



LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Ivan Jablonka

Un garçon
comme vous et moi

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-147007-9

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Je ne suis pas un mâle ! »

À la fin de ma terminale, un camarade a concocté un bêtisier, assortiment des phrases les plus stupides prononcées au cours de l'année. Une anthologie du grotesque, distribuée à toute la classe.

La quasi-totalité des professeurs y figurent. Avec onze citations, notre prof de physique, une vieille passionnée aux manières bourruées, reçoit la « bêtise d'or ». Notre prof de maths est honoré de la « bêtise d'argent ». Une demi-douzaine d'accessits sont décernés aux profs d'anglais, d'histoire-géo, d'allemand, de philo, de sciences naturelles.

Seul au milieu des enseignants, je me vois attribuer la « bêtise de bronze », avec sept citations à mon actif. J'ai dit à un camarade que j'aimais sa « présence masculine et racée », j'ai raconté à un autre que j'avais rêvé de lui. J'ai aussi déclaré : « Je ne suis pas un mâle ! » Il y a des élèves ridicules comme il y a des profs qu'on chahute.

Même si trente ans ont passé, je mérite toujours d'être inscrit au palmarès de la bêtise. Car la masculinité n'a

cessé pour moi d'être un problème, une question en suspens. J'aimerais bien savoir en quoi je suis un homme – et même, si j'en suis un.

Ma pilosité faciale m'oblige à me raser une ou deux fois par semaine. Je suis plus grand et plus large d'épaules que la plupart des femmes que je connais ou que je croise dans la rue. Comme tous mes congénères, je possède un pénis qui sert à divers usages. Bref, je suis un « mec ».

Si les choses étaient aussi simples, il serait aisé de tracer une frontière entre filles et garçons, femmes et hommes. En réalité, notre biologie elle-même vient déranger ce partage. Même en sprintant, je serais incapable de suivre les athlètes du 10 000 mètres féminin sur plus de cinq foulées. À la piscine, je me fais allègrement doubler par des nageurs des deux sexes. Ma myopie m'interdit d'être pilote de ligne ou tireur d'élite, alors que des centaines de femmes le sont. Ma voix est si aiguë qu'on me dit « Madame » au téléphone.

Sur le plan moral, je ne suis pas intrépide, j'ai une faible capacité de décision, je ne sais pas trancher ni parler haut, je n'aime pas convaincre, je suis saturé d'angoisses, de telle sorte que, appartenant à la catégorie des hommes, j'y occupe facilement la place des « femmelettes ». Les moteurs de voiture, la plomberie, les ampoules, les barbecues ont gardé pour moi tous leurs secrets. D'ailleurs, le fait que je

m'interroge sur ma masculinité est une démarche bien peu virile.

Cet auto-examen, qui pourrait passer pour sympathique, ne doit pas cacher les privilèges que je détiens en tant qu'homme blanc, hétérosexuel, diplômé, solvable en tout point du globe. À l'université, lorsque je fais cours, mes phrases sont tellement ciselées qu'elles ne risquent pas d'alimenter un quelconque bêtisier. Si l'on me demandait de décliner mes identités, j'égrènerais une série de fonctions intrinsèquement ou historiquement masculines : fils, frère, mari, père, mais aussi professeur, écrivain.

Je ne sais pas en quoi je suis un homme, mais je sens bien qu'il s'agit d'un statut auquel je dois une partie de mon autorité et de mon prestige, tout particulièrement dans le domaine intellectuel qui est le mien. Un jour que je présentais *Des hommes justes*, une jeune femme est venue me remercier : « Vous êtes le premier d'entre eux, puisque vous avez écrit ce livre ! » Hélas, les hommes justes n'existent pas. Un jour peut-être, cette utopie semblera banale. Aujourd'hui, il y a seulement des êtres-à-pénis qui sont nés légitimes et que tout conforte dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Toute morale est inhumaine ; et il n'existe que des hommes réels.

Si j'ai choisi d'évoquer mon enfance, c'est pour décrire une expérience que la moitié de l'humanité a vécue : être élevé comme un garçon, c'est-à-dire pas-comme-une-fille. Mon but est de mettre au jour les

forces sociales et les formes culturelles dont je suis le produit ; étudier ma condition juvénile de pré-homme ; expliquer comment j'ai été inventé, construit, honoré peut-être, quelles ont été mes sources de pouvoir et mes marges de liberté ; de quelle façon j'ai intériorisé les codes de ma culture sexuée.

Mon parcours de genre s'est enrichi au contact de mes parents, de mes professeurs, de mes amis, de mes amoureuses, au fil des rencontres, des lectures, des jeux, des activités sportives, autant d'expériences au cours desquelles j'ai *intégré le masculin*, dans les deux sens du terme : en y trouvant ma place et en l'accueillant en moi. Au sein du genre autobiographique, cette autobiographie de genre analyse l'éducation-garçon que j'ai reçue à la fin du XX^e siècle.

La masculinité enrégimentée, sous la forme du nazisme ou du colonialisme, est un fléau que je combats. Je n'ai que dégoût pour la violence verbale, physique ou sexuelle, l'arrogance des chefs petits et grands, la vanité des gourous, le règne de l'argent. Pourtant, je ne peux nier que ma masculinité, quelles que soient les formes qu'elle revêt (pas celles-là en tout cas), est un gain social net.

Je me méfie de l'aura des hommes, mais le fait est que j'en tire profit. Pour faire sauter quelques-uns des rivets qui verrouillent mon pouvoir, j'essaierai de savoir comment j'ai appris la domination et pourquoi elle me définit en partie. Malaise dans le masculin, avec ce qu'il faut d'assurance pour le faire savoir. Mâle incompétent,

« JE NE SUIS PAS UN MÂLE ! »

élève risible, incapable de se faire respecter, mais apte à inscrire son nom au tableau d'honneur. À la fois pitre et lion.

Accouchement sans douleur

L'ancien esclave américain Frederick Douglass souffrait de ne pas connaître sa date de naissance. Dans son autobiographie, publiée en 1845, il écrit : « La grande majorité des esclaves connaissent aussi peu leur âge que les chevaux. » En France, ils sont dans la même situation, alors que le code civil institue et protège cette information fondatrice : le jour, l'heure et le lieu de la naissance doivent être précisés dans l'acte. Aujourd'hui, les gens savent exactement quand ils sont venus au monde : leurs parents le leur ont dit, leurs papiers d'identité le confirment. L'enjeu n'est pas de connaître sa date de naissance, mais d'être félicité par ses proches le jour de son anniversaire.

Le mien donne lieu à tout un rituel. Mes parents m'appellent en fin d'après-midi pour commémorer l'instant où, pour la première fois, nous avons été mis en présence. Ma mère parle la première ou, si je suis occupé, elle me laisse un message : « Mon garçon, il est 17 h 35, c'est l'heure bénie de ta naissance. Nous pensons à toi et nous t'embrassons. » Ensuite, mon

père : « C'était un immense moment de bonheur, je m'en souviens encore ! »

Mon anniversaire est la célébration de ma vie, la fête de l'enfance – joie de me savoir exister, de redire la filiation, d'être vivants tous en même temps. En plus du bonheur qu'ils ont éprouvé il y a deux, trois ou quatre décennies, mes parents affirment la constance d'un amour qui, parce qu'il ne cesse jamais, a besoin d'une scansion, comme on fait une pause lors d'une randonnée pour admirer le paysage. Leur coup de fil répète à distance le prodige de notre engendrement mutuel : moi leur enfant, eux mes parents.

J'ai eu une naissance communiste. La clinique des Métallos où j'ai vu le jour, rue des Bluets à Paris, avait été la première maternité en France à pratiquer l'accouchement « sans douleur ». Mes parents l'avaient choisie en connaissance de cause et, d'ailleurs, elle était située assez loin de leur domicile. Son fondateur, Fernand Lamaze, avait fait un voyage d'études en URSS au début des années 1950 pour se familiariser avec la « psychoprophylaxie obstétricale », qui consistait à préparer les femmes enceintes à l'aide d'exercices de respiration et de relaxation, sous la conduite d'une sage-femme et en dehors de la présence des maris. Ma mère m'explique : « On nous apprenait le souffle du petit chien. Tu halètes, ça te fait penser à autre chose. Ça marchait bien. L'accouchement m'a fait mal quand même, mais ça n'a pas été un moment horrible. »



Aujourd'hui que la péridurale est disponible à la demande, il est difficile de se représenter la révolution à la fois médicale et politique qu'a constituée l'accouchement « sans douleur ». Une femme pouvait donner la vie sans être renvoyée au « péché d'Ève », qui justifie l'anxiété et la souffrance. Par son nom, la clinique des Métallos appartenait à l'histoire de la classe ouvrière, mais, par sa méthode émancipatrice – les retrouvailles avec le corps, une délivrance qui ne soit pas une malédiction –, elle annonçait les conquêtes du féminisme.

Ma grand-mère maternelle racontait que, lorsque sa propre mère avait accouché de son petit frère en 1927, à domicile, elle entendait des hurlements en provenance de sa chambre. Quant à ma femme, elle est née à la maternité de la Sainte-Famille à Lille, dirigée par

des religieuses, et sa mère en a gardé un fort mauvais souvenir : dureté, atmosphère de tristesse.

Au début des années 1970, l'échographie n'était pas entrée dans les mœurs. L'accouchement réservait une surprise totale : fille ou garçon, bébé normal ou handicapé. En revanche, les pères étaient admis en salle de travail. Et ma mère de conclure :

Ton père a pleuré. Moi, j'avais autre chose à faire : j'étais occupée à mon accouchement. Je n'ai pas crié, je n'ai pas pleuré. J'ai parfaitement réussi la méthode !

Et le nourrisson est apparu. Qu'avais-je de si précieux ? Un an plus tôt, ma mère avait fait une fausse couche. Mon père, devenu orphelin à l'âge de 2 ans, tenait son propre enfant dans ses bras. Surtout, dans la famille, j'étais le premier de ma génération, ma mère étant l'aînée de ses cousins. J'étais la graine qu'on voit verdier sur une terre brûlée.

Le lendemain de ma naissance, toute la famille et les amis sont venus admirer le bébé à la clinique : mes arrière-grands-mères dont les maris ont été internés à Drancy (l'un d'eux a été assassiné à Auschwitz), ma grand-mère qui a porté l'étoile, Constant auquel la tutelle de mon père et de ma tante a été confiée après la guerre, Poulot et Jacha qui ont réceptionné la lettre d'adieu de mes grands-parents paternels avant leur départ pour Auschwitz, la tante Maria déportée au

même endroit avec sa fille en 1944, une amie de mes parents qui a perdu sa tante et sa cousine, une autre amie qu'on a mise seule dans un train à l'âge de 12 ans pour qu'elle rejoigne la zone libre.

Autour de mon berceau se sont bousculés non pas des fées, mais des survivants, enfants cachés, orphelins, veuves à gros accent yiddish. La peau tannée et ridée de ces vieilles femmes était le sillon où j'allais pousser. La reprise de la vie, ma germination criarde, leur faisait certainement plaisir, mais elle rendait plus obsédant encore le silence des leurs. Car les morts eux-mêmes étaient présents ce jour-là.

Par-delà le bonheur d'un couple, ma naissance fut la joie d'une grande famille réunie, l'espoir d'un peuple de petites gens. Cet espoir, je le porte en moi. De leur amour, je tire, outre mon aliment et ma force, un sentiment d'élection, l'effet de nécessité qui fait que, lorsque j'agis, j'ai la conviction d'agir comme il le faut, sous l'œil approbateur de ces artisans juifs qui sont venus m'applaudir aux Métallos. Ils me légitiment.

« *Nakhès* » est l'un des mots les plus importants de ma vie. Prenez un instant pour le prononcer en vous-même ou à haute voix : *nakhès*, avec le *kh* qui produit un son âpre comme le *ch* allemand ou la *jota* espagnole. Ce mot-clé du lexique yiddish désigne la fierté qu'un enfant procure à ses parents par le fait de ses succès scolaires ou professionnels. Donner du *nakhès* à ses parents, c'est répondre à leur amour en se montrant à la hauteur

de leurs attentes. Être digne de la confiance qu'on a placée en vous.

Puisqu'on en est à parler yiddish, voici d'autres mots auxquels je suis attaché, parce qu'ils ont bercé mon enfance et qu'ils étaient presque effacés de la mémoire humaine à l'époque où je commençais ma vie :

– *tsourès* : soucis, difficultés du quotidien, le contraire du *nakhès* ;

– *shmatès* : chiffons, bouts de tissu que l'on découpe avec des ciseaux ou coud à la machine, mais aussi secteur textile au sens large ;

– *yakbnè* : commère qui cancanne ;

– *mantsès* : histoires au sens de récit (« raconter une histoire ») ou de complication (« faire des histoires ») ;

– *toukhès* : fesses mignonnes d'un bébé, quelque chose comme « petit cul » ;

– *loksben* : nouilles que l'on met dans le bouillon et, par ironie, grand dadais, adolescent un peu voûté comme je le suis devenu, après avoir été le poupon le plus adulé de la terre.

Chacun sait – ou feint d'ignorer – que Jésus était juif. Comme lui, j'étais né, le divin enfant. Quelques rescapés, éclopés de la vie, chantaient mon avènement.

Le journal d'enfance

Si je possède la liste complète des gens qui sont venus me voir à la maternité, c'est parce que ma mère l'a fait figurer dans mon « journal d'enfance ». Dans ce cahier d'une centaine de pages, dont la couverture représente des arabesques de fleurs et d'oiseaux verts et bleus dans le genre mandala, mes parents ont consigné la totalité de mes faits et gestes depuis ma vie anténatale jusqu'à la fin de ma petite enfance – poids, taille, maladies, acquisitions, événements divers –, avec quelques épisodes marquants jusqu'à mes 21 ans, le tout agrémenté de photos, de lettres et de dessins. De temps en temps, cette fastidieuse énumération est interrompue par des « bilans psychomoteurs » ou des encadrés « Motricité et langage ».

Au verso de la couverture, à l'intérieur, sont collés quatre photos de ma mère enceinte (au lit, se peignant complètement nue, debout dans la rue, montant en voiture), ainsi que mon bracelet de naissance, bleu clair, où mon patronyme est écrit en lettres

capitales. Bleu comme un garçon, inscrit dans la lignée paternelle.

La première page de mon journal d'enfance est écrite de la main de mon père :

Chapitre 1 La Naissance

Ivan Jablonka

né le 23 octobre 1973 à 17 h 35
à la clinique des Métallurgistes, rue des Bluets,
en présence de son père et de la sage-femme
M.-C. G.

poids : 4 kg 100

taille : 53 cm

Le deuxième chapitre, de la main de ma mère, est consacré à ma première nuit : « Ivan s'est souvent révélé comme le plus braillard. Sa mère n'a pas voulu céder et les boules Quiès ont fait leur effet. » Suivent des photos de moi endormi, le lendemain de ma naissance, dans le berceau en plastique fourni par la maternité, et une photo à la sortie de la clinique : ma mère, cheveux attachés, belle, souriante, me tient dans ses bras, tandis que je dors emmitoufflé au fond d'un couffin en laine orange à rayures blanches.

Dans le troisième chapitre, mon père narre le retour à la maison :

Papa en retard, maman énervée d'attendre.
[Ivan] brailant dans son burnous trop grand.
Vêtu d'une salopette en patchwork et d'une
brassière jaune tricotée par maman au crochet
à la clinique. Coiffé d'un bonnet péruvien offert
par J. et M.

Arrivée à la maison : il est 12 heures passées, alors
qu'un repas était prévu à 12 heures. Cris chez
Ivan, un peu d'affolement chez les parents. Je
dois stériliser un biberon. Je ne l'ai jamais fait.
Nous avons au moins trois notices. J'applique
la première méthode. Bouillir 20 mn dans une
casserole. Je ressort le biberon dégoûtant de
dépôt calcaire. Je le relance et le stérilise selon la
méthode SEB cocotte-minute. 5 mn de rotation
de soupape. Même résultat. Je téléphone aux
copains. Mais c'est la Toussaint, je ne trouve
personne.

On notera en passant les erreurs du père débutant et
la mode andine de l'époque, hommage à la démocratie
chilienne que Pinochet a écrasée deux mois plus tôt (je
recevrai pour mon premier anniversaire une casquette
rouge de Chine populaire). Mais là n'est pas l'essentiel.

Le plus important, le décisif, c'est l'existence même
de ce journal d'enfance.

Fidèles à la tradition de la puériculture retrempée
par l'esprit soixante-huitard, mes parents suivaient pas

à pas le développement de leur nouveau-né. Ils lisaient le docteur Spock, pédagogue de l'affection et de la douceur, ainsi que *Dialogues avec les mères* du psychologue Bruno Bettelheim, publié en 1973, l'année de ma naissance. Ils étaient à l'affût de toutes les nouvelles méthodes. Ils observaient ma croissance, anticipaient et commentaient mes progrès. Confectionné dans la sphère familiale, mon journal d'enfance est une version améliorée du « carnet de santé » où le médecin note les examens, vaccinations, maladies, opérations qui rythment la prime enfance.

L'invention de ce carnet de santé, un siècle plus tôt, s'inscrit dans un contexte d'angoisse démographique. Professeur d'hygiène à la faculté, spécialiste de la mortalité des nourrissons, le docteur Fonsagrives publie en 1869 un livret avec tableaux et rubriques à remplir pour que les mères, en auxiliaires du médecin, tiennent les « annales de la santé » de leur bébé. Dans le dernier quart du XIX^e siècle, les enfants abandonnés ou placés en nourrice sont pourvus d'un livret médical. Celui-ci n'est rendu obligatoire, pour l'ensemble de la population enfantine, que sous le régime de Vichy, en vertu de la loi du 16 décembre 1942 organisant la « sauvegarde physique et morale de la race ». Protection qui ne s'étend pas à tous les petits garçons et petites filles : deux mois plus tard, le convoi n° 46 déporte un millier de personnes, dont 122 enfants, vers Auschwitz.

J'ai donc eu un carnet de santé, comme tout le monde, et un journal d'enfance, comme personne. Ce journal, à la fois ma première archive et la première archive sur moi, m'a précipité dans l'histoire – histoire des enfants, de l'éducation, des Juifs, de la résilience, de cette période de prospérité qu'on appelle les Trente Glorieuses. Plus tard, j'ai écrit sur ma famille en professionnel, mais c'est d'abord parce que mes parents avaient produit et conservé une archive à ma gloire que je me suis senti investi par l'histoire, objet d'histoire, cible d'histoire, facteur d'histoire et, finalement, producteur d'histoire à mon tour.

Surtout, ma vie a été inaugurée par un livre. Le nourrisson méritait une biographie. Immortalisé au berceau, alors que je m'étais seulement donné la peine de naître. L'infime existence du fils aîné de deux parents nés juifs pendant l'Occupation devait être constatée, enregistrée, retranscrite, mise en récit, en tant qu'objet digne de témoignages et d'analyses. Un brevet de vie pour compenser la fragilité de la vie.

Le cahier, avec sa belle couverture vert et bleu, ses photos et sa foule de renseignements, est scanné dans mon ordinateur. Depuis vingt ans que je m'intéresse



à l'histoire de l'enfance, je n'ai jamais vu une archive aussi méticuleuse, aussi imprégnée d'amour jusque dans la fibre du papier. Les livrets des pupilles de l'Assistance publique, souvent frappés au sceau de la maladie, de la violence ou de la mort, sont rédigés à la va-vite en style télégraphique. Quant aux carnets de santé inventés par le bon docteur Fonsagrives, ils ne délivrent que des informations médicales.

Mais mon journal d'enfance, dont je suis si puérilement fier, n'est rien à côté de celui que le médecin Héroard a consacré au dauphin, futur Louis XIII, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, depuis sa naissance le 27 septembre 1601 jusqu'au siège de La Rochelle en 1628. Sur plus de 11 000 pages couvrant presque trois décennies, ce long procès-verbal nous renseigne avec une précision fascinante sur le quotidien du prince : hygiène, santé, alimentation, excrétion, sommeil, vocabulaire, emploi du temps, psychologie.

Entre le dauphin, arche d'une dynastie, et moi, enfant anonyme échoué à la fin du XX^e siècle, les différences sont si évidentes qu'elles sont dénuées d'intérêt. Il portait une robe de satin blanc, un tablier, un corset, des bas, un bonnet ; quatre siècles plus tard, cette garde-robe serait réservée aux filles. J'ai toujours vécu avec mes deux parents, alors que le dauphin a été précocement confié à une armée de nourrices, domestiques, gouvernantes, dans sa petite cour de Saint-Germain-en-Laye, au milieu des enfants légitimes et bâtards du roi. Mon père n'avait pas les attributions du roi Henri IV, ni ma

mère la fortune de Marie de Médicis, mais il n'est pas certain que l'héritier de la Couronne ait été davantage aimé que l'héritier de la Shoah.

Revenons aux journaux d'enfance. Tous deux s'ouvrent sur le récit de l'accouchement. Pour la reine : « douleurs d'enfantement » la veille dans la nuit, assistance de Mme Boursier sage-femme à Paris, naissance en présence du roi et de trois princes de sang. Pour ma mère : « début des contractions » la veille dans la nuit, arrivée à la clinique à 13 heures, perfusion, épisiotomie, expulsion. Hier comme aujourd'hui, on loue chez les garçons l'énergie, la robustesse, la puissance vocale, parfois la vigueur du sexe : toute la cour s'amuse à tripoter le zizi du dauphin (on disait sa « guillery »), tandis que mon père se félicite de mes mictions.

Fait significatif, Héroard s'intéresse à l'acquisition du langage. Il décrit le babil du dauphin comme un « jargon » propre à son âge. Au cours de l'année 1602, le bébé âgé de 6 à 10 mois fait entendre des *ghi*, des *dré* et des *ho ho*, ces derniers mots exprimant l'étonnement. En 1603, il crie « au loup » et dit *ago* pour Margot. Analysant mon gazouillis, mes parents reconnaissent les phonèmes *lê*, *la*, *eu*, *ê*, *gle*. En 1974, alors que j'ai 8 mois, « la vibration des lèvres (*br*, *brou*) semble signifier quelque chose ». Bilan de langage, au lendemain de mon premier anniversaire : « maman », « papa », « tu » (tiens), « pabou » (chaussure), « gade » (regarde), « ique » (musique).

Premiers jours du nouveau-né

	Dauphin (1601)	Ivan (1973)
Description	« Grand de corps, gros d'ossements, fort musculeux, bien nourri » (Héroard)	« A bien crié dès la naissance, a pissé, beau bébé, bien rose » (mon père)
Vêtement	Emmailloté	Babygro (pyjama une pièce)
Hygiène	« Toilette sèche » à base d'huile ou de vin	Bains, changes fréquents
Indispositions	« Trenchées » (coliques), éruptions cutanées, chassie à la paupière, gale	« Gueule beaucoup, se tortille », boutons sur le nez, rougeurs sur les paupières
Visites	Grands personnages du royaume	Famille et amis proches
Taille à 1 mois	1 pied 9 pouces (approx. 57 cm)	57 cm

L'emmaillotage pratiqué au XVII^e siècle ne pouvait qu'entraver la mobilité des enfants. À l'inverse, la frénésie pédagogique de mes parents laisse penser que j'étais un bébé ultrasollicité. Cela explique que je ris, gazouille et tends les mains à l'âge de 3 mois, plusieurs mois avant le dauphin. Lui et moi, nous parlons à 1 an. Une émotion particulière est attachée aux apprentissages, chaque fois que l'enfant « commence à ».

L'événement des premières fois

	Dauphin (1601 à 1608)	Ivan (1973 à 1979)
Bouillie/compote	15 jours	3 mois
Protéines animales	1 an 4 mois (canard)	5 mois (colin)
En nourrice	À la naissance	11 mois
Bain	7 ans [<i>sic</i>]	À la naissance
Dent	7 mois	9 mois
Marche	1 an	11 mois
Sortie	5 mois	9 jours
Cadeau	2 ans 4 mois (une croix du Saint-Esprit)	8 mois (un téléphone en plastique)
Écrire son nom	5 ans 4 mois	4 ans
Lire et écrire	6 ans	6 ans

Ces deux journaux, entre gazette princière et chronique médicale, reflètent le même degré d'investissement, l'un sous la monarchie, l'autre à l'ère démocratique. Nous n'avons pas eu droit aux mêmes honneurs, mais nous avons tous les deux reçu une éducation royale. Chacun a été programmé : pour le futur Louis XIII, la dignité, le pouvoir, l'aptitude à régner ; pour moi, le succès scolaire, la charge de mémoire, l'aptitude à donner du *nakhès*. Au fond, chaque enfant qui naît aujourd'hui a quelque chose d'un dauphin. Car au-delà de sa justification archivistique, ce rapprochement entre le prince et moi, entre le tout et le rien, indique une tendance lourde qui relève de l'histoire des mentalités : l'avènement de l'enfant-roi au XX^e siècle.

Mes parents m'ont constitué de nombreuses archives, autant de preuves qu'ils m'ont aimé et que j'ai vécu : journal d'enfance, film de mes premiers pas, photos en tous genres, cahiers de classe soigneusement entreposés à la cave dans des cartons à mon nom. Être au centre des regards, enveloppé d'un amour inconditionnel, soutenu par la foi de mes parents, m'a donné une impulsion pour toute la vie ; mais cette chance était aussi un fardeau, le poids d'un destin qui tantôt m'ennoblissait, tantôt m'écrasait.

À un moment ou à un autre, je me suis mis à apprécier ces égards, croyant les mériter. Comme Louis XIII dans la cathédrale de Reims en 1610, petit bonhomme de 9 ans traumatisé par l'assassinat de son père, j'ai dû imaginer que ma personne était sacrée, que j'étais